

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL Rédacteur en chef.
GNAFRON Caissier.
MADELON Cordon bleu.

Drôlatique, satirique, amphigourique;
cascadeur, fouilleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard.

RÉDACTION

COGNE-MOU Rédacteur.
CLAQUE-POSSE id.
CAQUE-NANO id.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES.

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pour et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires.

BUREAU provisoire, pour la réception de la correspondance seulement, à l'imprimerie de la Croix-Rousse, Petite rue de Cuire, 10.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

PREMIÈRE

AUX GONES DE LYON.

Z'enfants, faut que je vous parle; j'ai une curieuse nouvelle à vous apprendre; et sans tourner autour du pot, j'entre en matière:

Depuis si longtemps que je vous chatouille la rate en vous comptant de gandoises, depuis que je favorise vos digestions; depuis si longtemps que ma réputation de loustic a fait le tour du monde rigolo, que donc que j'ai tant gagné?.. Quoi donc que m'ont rapporté mes calembredaines, mes coups de bec et mes calembourgs?.. Rien, t'y pas vrai!.. Et vous croyez que j'ai mis comme ça ma cervelle en marmelade pour le roi de Prusse? Bernique! pas si benoit! J'ai de l'ambition comme vous et moi! Je veux qu'on sache que Guignol est éduqué, que sa tavelle taillée en plume peut cracher sur le papier de fariboles qu'auront de chic; enfin que je peux, tout aussi bien qu'un autre, faire un journaliste pour arrondir ma petite pelotte, et grimper l'échelle de Jacob que mène aux honneurs! et puis... et puis je fonde ma petite gazette, quoi!...

Ah! vous croyez que j'ai pas ce qui faut pour ça? Que donc qui faut de si rare? de toupet, de rebrique et un peu de pécuniaux... De toupet! est-ce que j'en manque? J'ai ben un sarsifis un peu chouette que me pend darnier le cotivet, je pense!... De rebrique! oh! pour ça, à moi le pompon! c'est moi que n'en revend à ces quarante borgeois qu'on a mis dans une grande chambre à Paris, comme de z'estatues à cacabozon dans de fauteuils; des m'ssieux que sont là pour couper le fil à la langue, que leur en donne tant à retordre, qui voyent tous arriver la fin du

monde avant d'avoir commencé leur quenouille. Oui, je leur z'en revend de rebrique à ces hommes de plume, puisque j'ai fabriqué un vocabulaire à moi tout seul. Quant aux pécuniaux, c'est une autre affaire; j'en ai pas, c'est vrai, mais j'ai trouvé un plan pour en dénicher: je viens de pendre au clou mes z'hardes et la robe de Madelon, dans la grand' garde-robe de ma Tante. Avec ça j'ai fait reluire l'or aux yeux de l'imprimeur; il a reluqué les jaunets que lui ont donné dans l'œil, et il est tombé dans le panneau, le petit. Velà comment j'ai emmanchotté mon premier mimero. Ah! pour les autres, j'ai une manigance: vous avez de porte-monnaie, n'est-ce pas? ça me suffit; je ne vous dis que ça! Faudra ben que vous mettiez la main au fermoir, z'enfants, sinon... je vous brûle la politesse. Vous voyez ben que l'affaire est assez chenuse! faudrait ben que je soye bigrement bête, ou que vous n'avez pas deux sous dans la poche, si elle n'allait pas su de z'échasses.

Vous dites qui faut encore qu'on soye grand lié avec la grand'mère, qu'on sache conjuguer le verbe aimer et retenir le verbe rendre; que l'âne-à-Lise participe aux cinq-taxes de la science? Et ben, vous allez voir si je m'embarque sans biscuit.

Y gna en n'haut du Gorguillon un ancien plumassier de griffardin en retraite qui s'est mis maître d'école. Il est là tout contre le Seminaire... Y se frotte déjà pas tant mal, hein? et il a les Jésuites au-dessus de sa maison que lui envoient de bouffées de savoir à gogo. Vous voyez ben que c'est pas le latin que lui manque! Quand y se retourne sur son darnier et qui regarde par le châssis, y n'a tout St-Georges que lui refille la fine fleur de ce bon petit langage de nos grands-papas, qu'étaient pas plus bêtes que nous, je suppose. Eh ben, c'est chez ce griffardin que j'ai placé

mes fonds... de culotte sur les bancs que n'en sont tous reluisants. C'est lui que me donne de leçons, à moi et à cinq z'autres z'élèves que sont mes cousins et que n'ont pas de miel aux yeux... C'est moi que suis le premier de la classe, Cogne-Mou le deuxième, Claque-Posse le troisième, Caque-Nano le quatrième, Madelon, la colombe en *bas bleu*, la cintième, et c'est Gnafron qu'est à la queue.

Oh! nous ferons de progrès, c'est sûr, car le griffardin nous stimule en nous cognant le coque'ichon à coup de trique, et y nous menace de nous flanquer au collège si nous ne mordons pas à l'hameçon; mais ça biche, ça biche si ça ne mordent guère. Gna que Gnafron que n'a pas biché dans c'te maison; y loge toujours au septième, y n'a jamais voulu avaler le gorgeon; si bien qui ne sait pas seulement faire des vers à la boit l'eau, mais y vous relêche crânement des verres de vin, le soiffard! Il a brifuqué sur la route de la science, le gone! J'avais beau lui dire: cadet, si te veux entrer dans les humanités pour faire ta fille-à-sophie, faut que t'oye fait ta raie-bourrique. Et ben, rien n'y a fait; il est resté dans les études le plus mal peigné de la bande... mais y connaît la chiffre!

A present que vous velà renseigné sur mes petits moyens, attention! Guignol s'en va-t-en guerre, comme Marbrong. Il a de munitions de vague juste pour sa première bataille; et si revient vainqueur, c'est vous, mes petits agneaux, que lui tirerez son feu d'artifice de réjouissance et que lui fournirez le bouquet; car y faut ben que je vous dise que je compte un peu sur vous pour les fusées pétillantes d'esprit; parce que moi, voyez-vous, je me réserve pour les moulinets de picarlat... Ah! que nous allons rire, z'amis, si vous mettez la main à la pâte; nous ferons de brioches que

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAMÉE LYONNAIS

L'HOMME AUX TROIS CONTRATS.

Armand D... était à 25 ans possesseur d'un patrimoine de quatre cent mille francs, dont moitié environ en numéraire, et moitié en immeubles. Ce fut alors qu'il songea à utiliser ses connaissances commerciales, et à faire industriel ses capitaux. A cet effet, il créa un comptoir industriel auquel il voulut donner un développement si considérable, que les deux cent mille francs espèces dont il disposait devinrent insuffisants pour faire face aux exigences des nombreuses affaires qu'il avait embrassées. La gêne se fit sentir, et il fallut avoir recours aux expédients.

Emprunter sur ses immeubles, ou en réaliser la valeur par la vente, eût été la pensée première de tout autre que Armand D... Mais notre homme couvait dans son vaste cerveau une combinaison, qui, pour obliger à aliéner

ses propriétés, devait faire affluer dans sa caisse des sommes énormes demandées au crédit public.

Il songea à se marier.

Certes, beaucoup d'honorables familles eussent été fort heureuses de lui confier l'avenir de leur fille, en même temps que la gestion de magnifiques dots, dont la fructification semblait devoir être certaine entre les mains d'un négociant d'une habileté aussi reconnue.

Mais l'amour se mêla de la partie.

Armand était en relations intimes avec une jeune Italienne; relations pourtant sans scandale, qu'il s'était toujours appliqué à dissimuler le plus possible. Cette Italienne, dont la famille était tout-à-fait inconnue à Lyon, était un empêchement sérieux à toute tentative matrimoniale de la part de D..., et elle fut devenue un danger grave, si notre négociant eût osé risquer l'éclat d'une rupture. Il fallait donc tourner la difficulté et faire contre mauvaise fortune bon cœur. Mais bien qu'il consentit à légitimer ses amours clandestines par un mariage, il voulut aussi que son crédit, loin d'en être atteint, en fût considérablement augmenté, et pour atteindre ce but, voici ce qu'il fit.

Il épousa une maîtresse, après avoir fait constater par contrat les apports dotaux de celle qu'il avait destinée à devenir madame D... Et, bien qu'elle ne possédât aucune fortune, Armand la reconnut d'une somme de deux cent

mille francs, qui furent, en raison du régime dotal sous lequel les époux déclarèrent vouloir se marier, hypothéqués sur les immeubles du patrimoine du mari; sage précaution pour les éventualités que celui-ci entrevoyait.

L'éclat du mariage de notre négociant, les deux cent mille francs de dot de madame D..., dont le public commerçant, assez insoucieux, n'avait constaté que le chiffre énoncé, sans se préoccuper de la réalité de l'apport, et encore moins des clauses du contrat de mariage; tout cela campa solidement Armand D... dans l'opinion du monde des affaires. Un crédit illimité lui fut ouvert de toutes parts; et, grâce à ce surcroît de moyens d'action, ses affaires s'étendirent de telle sorte, qu'en très peu d'années, c'était par plusieurs millions que se comptaient les opérations qu'embrassait sa maison. — Mais, il faut le dire de suite, les résultats comme bénéfiques furent loin de prouver en faveur de la gestion du titulaire, car les inventaires avaient une peine incroyable à s'équilibrer en fin d'année.

Ce premier contrat, comme on le voit, avait parfaitement amené le résultat que s'était proposé Armand.

Un deuxième contrat devait se combiner un peu plus tard avec le premier et réparer les inconvénients de la fortune, décidément rebelle aux espérances de D... Il devait en même temps assurer contre les chances prévues d'un naufrage commercial son patrimoine, qu'il en-

ressembleront à de roi-boit, et je donnerai la fève à qui-là que fera craquer le pétrin.

Nous sommes d'accord, t'y pas z'enfants? Vous allez m'envoyer de z'espigrammes, de z'écorniflades, de blagues, de z'histoires à crever de rire, et puis de chroniques à gros sel, de balançoires, de tintamarades, de calembourinades, de pasquinades; enfin un tas de guignolades, quoi! J'ai ben assez fait de z'élèves pour pouvoir compter un peu sur les talents de société de mes petits gones de Guignolets.

C'est pas la mer à boire : gn'en a d'entre vous que fréquentent les salons ousque la malice trouvera ben à raisimoller quèques bonnes vérités à mettre au jour. Des uns que se fauflent en tapinois dans de z'endroits ousque la conversation peut laisser tomber quèque secret à se mettre sous la dent. D'autres qu'ont de bardoires dans le plafond!.. Enfin je connais mes gones : vous avez de z'amis, ça suffit; vous savez ben que c'est su le dos des amis qu'on cogne le plus fort.

Et puis si vos boîtes à cervelles sont enceintes... d'esprit, laissez-les faire, ... accouchez naturellement; ça vaudra ben les forceps Chassagny, que sont la Durandal de Damoclès que donne la favette au bon sens. Comme ça gn'aura pas de z'enfants difformes ni de relevailles dangereuses.

Maintenant que je vous ai fait ma profession de foi et que le *Journal de Guignol* a reçu le baptême, je vous flanque un coup de chapeau comme à un futur beau-père qu'a de z'écus et une fille que ne demande qu'à aller... à l'autel et je mets flamberge au vent; et comme c'est le premier jour de l'an de ma petite feuille, je lui la souhaite bonne et heureuse, et je suis toujours, haut la tavelle,

Mes bons petits gones,
Votre très humble serviteur,
GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLÈRE

REVUE SATIRIQUE.

O Lecteur! une sainte indignation s'est emparé de moi; elle a fait vibrer, à la rompre, ma fibre sensible. Cette indignation est arrivée à son apogée, et demande à se déverser sur toutes les turpitudes qui l'ont fait naître.

Le souffle inspirateur qui vient d'incarner une âme dans la vieille marionnette de bois et en faire un pantin de chair et d'os, plein de sève et de vie, lui a, du même coup, fait subir une transformation morale.

Je me révolte enfin contre les vices sociaux, et je veux les fouailler avec les orties de la satire, sans quitter pour cela ma trique traditionnelle.

Mon style sera sarcastique, virulent, brutal, trivial même! Après tout, je parle comme je sens; tant pis pour les oreilles chatouilleuses que cela peut écorcher; je m'en fiche comme de l'an quarante!... Ecoute donc....

Je suis toujours Guignol! et ma trique de frêne
Est ferrée aux deux bouts; ma baraque foraine,
D'après la liberté des théâtres, grandit.
Puisque de mes bons mots la foule se gaudit,

Je suis las d'amuser la peuplade enfantine
Qui s'ébahit si fort à ma verve mutine.
Il me faut désormais de graves auditeurs,
Plus de lazzis aimés des petits spectateurs;
Mon bâton doit frapper sur des têtes hupées,
Mannequins animés et vivantes poupées....
Allons! finissons-en avec ces égrillards,
Avec ces vieux gamins et ces jeunes vieillards
Qui voudraient se dorer sur toutes les coutures
Pour cacher la hideur de leurs âmes impures....
Dieu! vais-je m'en donner, et que de horions
Vont pleuvoir sur le dos de certains histrions,
Comédiens menteurs, cachant sous l'artifice
D'un masque de vertu l'égoïsme et le vice.

Ah! tu voudrais savoir d'où me vient ce transport,
Cette ardeur belliqueuse et ce fougueux effort?...
Eh bien, sache le donc :... Si ma pauvre cervelle
Est troublée à ce point, c'est que Polichinelle
Recueille dans Paris un succès sans pareil
Qui m'attriste le jour et trouble mon sommeil.
Ce héros du tréteau vient d'agrandir sa scène;
Son théâtre a pris nom : *La Mascarade humaine*.
Il s'escrime à plaisir, son triomphe est complet!
C'est un rude jouteur doublé de Triboulet.

Or donc, si mon rival, en crachant à la face
De Lutèce éhontée, avilie et rapace,
Des vérités, a fait une marque à son front;
Si son effronterie à courbé sous l'affront,
C'est que Polichinelle a de mâles allures,
Et, qu'arrachant le voile, il montre les souillures
Des cœurs pourris, cachés sous ce voile étoilé,
Qui n'ont de la vertu que le renom volé.
Rien n'échappe à son œil où la colère brille :
Tout passe sous sa trique et subit son étrille;
Sa marche, au train d'enfer, trouve à tous les relais
Le fumier dans le bouge ou l'ordure

N'est-ce donc qu'à Paris, moderne Babylone,
Qu'à l'immoralité l'on dresse une colonne?
N'est-ce donc qu'à Paris que la Foi, la Pudeur,
Les serments et l'amour sont des mots sans valeur?
N'est-ce donc qu'à Paris que le sensualisme
Avec ses doigts fangeux, soufflette le Déisme?...
Malheureusement, non!... car le vieux Lugdunum,
En voulant l'imiter, tourne au Capharnaüm.
Du Barbier de Paris, le rasoir tombe en scie :
Son esprit dégonflé n'est plus qu'une vessie
Mince comme la peau d'oignon d'un mirliton
Duquel il ne pourra jamais faire un bâton....
Lyon, comme Paris, a sa tête et son ventre;
Comme il pense et travaille, il peut se faire un centre
De poésie et d'art, et lancer ses rayons;
Il sait aussi tailler sa plume et ses crayons.
Donc, je puis enfourcher mon cheval de bataille,
Houspiller à mon tour toute la gent canaille,
Faire suer des pleurs à tous ces cœurs de fer;
Démons crochus, cornus, échappés de l'enfer,
Clouer au pilori de l'opinion publique
Les fourbes, les catins, enfin toute la clique

Des impudents voleurs de réputation,
Montrer à nu leur âme en son abjection.

Ah! ah! vous avez cru que Guignol débonnaire
Resterait spectateur, — sans rugir de colère, —
De ce débordement de vos iniquités!
Bas les masques, messieurs!... Le temps des vérités
Dites en plein soleil vient de marquer son heure.
La justice tardive est souvent la meilleure!

Vous voilà prévenus, car j'ai crié : haro!...
J'entamerai le branle au prochain numéro.

COGNE-MOU.

Quand Guignol aura organisé sa publication définitive, Claque-pose fera sa tournée chaque semaine, et à coup sûr, notre ânier remplira son panier d'équevilles. — Gare aux épaules; on est diantrement en colère aux Pierres-Plantées!

Les Cocodès de Bellecour.

Pour propager les animaux utiles ou agréables, et aider à leur développement loin du ciel qui les a vu naître, il s'est fondé une Société :

C'est la Société d'acclimatation.

Les animaux nuisibles ou désagréables se propagent d'eux-mêmes, et ils le font avec la vigueur et la persévérance propre à tout ce que les Sociétés spéciales n'encouragent point.

Voyez plutôt le Cocodès.

Enfant du boulevard, issu de la cocotte et du gandin, le Cocodès paraissait un fruit spécialement destiné à Paris et à ses succursales : Bade, Trouville, Vichy, Biarritz et autres Eaux et Bains de mers.

La province a été jalouse; la province avait ses journaux à l'instar de Paris, ses bals publics à l'instar de Paris, ses cafés à l'instar de Paris, ses catins à l'instar de Paris; la province a eu ses Cocodès à l'instar de Paris.

Mais d'abord qu'est le Cocodès.

Le Cocodès est le fils du gandin, qui fut le fils du lion, qui fut le fils du dandy, qui fut le fils du fashionable, qui fut le fils du mirliflor, qui fut le fils du gant-jaune, qui fut le fils de l'incroyable, qui fut le fils, le petit-fils et l'arrière-petit-fils d'une foule d'autres; la généalogie serait longue; la bêtise a commencé avec l'humanité.

Il est impossible que le lecteur n'ait pas entendu parler de l'un ou de plusieurs des grands parents du Cocodès.

Il y avait des Cocodès à Rome : Juvénal le dit. Il y en avait en Grèce, il y en avait en Perse avec des mitres sur la tête et des cheveux flottants; il y en avait en Egypte qui portaient de petits crocodiles sur le ventre et des cheveux coupés courts; il y en avait à Babylone avec la barbe chargée de poudre d'or et les cheveux tressés comme les cordages de nos bâtiments.

Il y a eu des Cocodès partout. Eve aurait été séduite par un Cocodès s'il y avait eu des Cocodès dans le paradis terrestre; ceux d'aujourd'hui voudraient bien faire croire que le serpent était un Cocodès avec une queue; mais en approfondissant la question, on voit que l'assertion est fautive, parce que le serpent avait de l'esprit.

Lyon a ses Cocodès, Lyon se prétend la capitale de la

tendait sauver de la tempête qu'il allait déchaîner de ses propres mains sur ses trop confiants créanciers.

Puis enfin un troisième contrat était appelé à lui assurer le million qui avait été le but vers lequel tendaient ses constantes aspirations.

Voici comment Armand D.... réalisa son projet du deuxième contrat :

De son mariage une fille était née. Elle avait atteint sa dix-septième année. La marier d'une certaine façon entra dans les plans de son père. Il se mit donc en quête d'un gendre de l'acabit qu'il avait rêvé. Ce gendre fut trouvé, et voici les conditions qui lui furent posées et qu'il accepta lâchement.

Je donne à ma fille, lui dit Armand, cent mille francs comptant de dot; mais le contrat en portera quatre cent mille. Et vous vous engagez sur l'honneur, — sur l'honneur est magnifique! — à me garder le secret de cette convention, qui n'a d'autre but que d'appuyer mes combinaisons financières; ce dont vos intérêts n'auront pas à être lésés; puisque, n'ayant qu'une unique enfant, un jour elle vous rendra maître de toute la fortune que je laisserai.

Cet ignoble marché fut conclu.

Quelques années plus tard, Armand D.... ayant dressé toutes ses batteries, décida que, puisque son travail ardent et assidu n'avait eu pour résultat que de lui faci-

ter une vie luxueuse et un train de maison somptueux, sans augmenter l'enjeu qu'il avait risqué sur l'échiquier commercial, il fallait au moins rectifier cette déviation de ses plans et assurer son avenir; qu'il était temps de proposer à ses créanciers les articles de son troisième contrat, élaboré depuis plus de vingt ans.

Un jour donc, il suspendit ses paiements, réunit ses créanciers et leur exposa la situation de l'état de ses affaires; — situation fautive de longue main. — Il accusa des spéculations malheureuses, quelques pertes de Bourse, etc., etc.; leur présenta un Passif de 4,200,000 francs en présence d'un Actif de 600,000; puis enfin leur fit la proposition d'un traité à 50 % garantis par son gendre; lequel, après avoir été circonvenu et édifié, consentit à se faire le complice de son beau-père; sa délicatesse allait jusque là!...

En présence d'une déclaration de faillite, d'un Actif presque tout à l'étranger et fort difficile à réaliser; et les 50 % étant garantis par le gendre, les créanciers, qui avaient été si faciles et si imprévoyants lors de l'ouverture de crédit, furent, comme il arrive trop souvent en pareil cas, saisis d'une terreur panique et consentirent à signer un traité aux conditions offertes par leur estimable débiteur.

Hélas! notre place, dont la solvabilité est européenne, mérite bien aussi la réputation de confiance aveugle en

fait de crédit à ouvrir et de faiblesse proverbiale en face d'arrangements sous la cheminée.

Armand D.... avait consommé l'escroquerie qu'il avait mijotée pendant une partie de sa vie.

Le fripon se trouva posséder :

Du premier contrat.	200,000 fr.
Du deuxième.	300,000 fr.
Et enfin du troisième.	600,000 fr.

Total 1,100,000 fr.

Le gendre eut un pot-de-vin de cent mille francs pour solder son honnête intervention.

Aujourd'hui Armand D.... est millionnaire et jouit d'une certaine considération.... Je crois même que quelques gens l'estiment; ce sont les ignorants; mais moi, Guignol, qui le connais, je le nomme : *L'homme aux trois contrats*.

Et voilà comment a été appliqué une fois de plus ce fameux proverbe :

Qui veut la fin, veut les moyens!

GUIGNOL.

Cela sent son fruit. Cette jocrissade, décorée du nom de comédie, rentre dans ce genre de pièces écrites spécialement pour MM. les marchands de bœufs qui, après l'heure du balthazar, éprouvent le besoin d'aller rire au Palais-Royal.

Ces deux auteurs, s'ils digéraient mieux leurs inspirations, pourraient écrire pour un public moins grossier ; ils ont probablement voulu faire de la démocratie littéraire.

Il faut bien être de son siècle et gagner de l'argent. L'art et ses deux attributs, le beau et le bien : la belle affaire !

Les photographies des grues, gueuses, drôlesses de toutes sortes s'enlèvent chez les libraires.

Transportons ce monde à la scène. Il est de bon ton aujourd'hui de ne plus croire à rien. Parbleu ! tuons l'amour.

Il y a bien d'obscures filles de la misère, belles et pures, qui échappent à la prostitution en s'en allant.

Mais elles n'ont rien de ce qu'il faut pour payer notre prose.

Pourquoi leur faire une réclame ? Elles se tuent ; eh bien ! tuons-les une seconde fois par notre silence, et nous dirons qu'elles n'existent pas.

Toutefois les spirituels dramaturges et vaudevillistes qui formulent cette belle théorie de l'art, ont bien garde d'oublier la révérence finale à la morale bourgeoise.

Vous comprenez, cela serait d'une inconvenance !

C'est ainsi qu'à la fin de leur pièce, ils prescrivent le mariage à leurs malades.

Qu'il me soit permis de dire que MM. Barrière et Thiboust, célibataires tous deux, parlent du sacrement comme les aveugles des couleurs. Qu'en savent-ils ?

Auraient-ils un intérêt dans la maison de Foy ?

Une dernière critique : leur Marocain est absurde au dénouement.

Les drôles de cette sorte, après avoir volé, en échange des complaisances qu'ils ont pour elles, les grandes dames ou lorettes chez lesquelles ils servent, finissent plus bas encore. On les retrouve vivant des produits de quelque malheureuse qu'ils battent quand l'argent manque, en s'écriant avec conviction : « Quel malheur ! avoir une vache, et pas de beurre ! »

TERTIO. Notre directeur, subventionné à raison de... combien de 100,000 fr. ? nous l'ignorons, a servi au public les *Vieux Garçons*, de M. Sardou, avec l'attrait d'un artiste de la Comédie-Française, M. Maillart, engagé spécialement pour cette pièce.

Pauvre artiste, que sa médiocrité seule a mis en relief au Théâtre-Français ! M. Maillart, heureusement, est frère d'un correspondant dramatique. Il est sûr de ne jamais chômer. Nous lui conseillons de jouer désormais les *lévites* du répertoire hébraïque.

Quant à la nouvelle tarte à la crème du pâtissier Sardou, c'est assez bien réussi : avec un certain piment pour les vieux libertins ; les bourgeois aussi s'en lèchent les doigts.

Il y a une scène scabreuse, celle du tête-à-tête, et cependant une conclusion irréprochable, semblable à celle des *Jocrisses de l'Amour* : — Mariez-vous !

Comme ce M. Sardou est spirituel ! disent les commères qui ont des filles à... placer.

M. Sardou, on le voit, ne partage pas l'opinion de ce romancier du siècle de Louis XIV, Eustache Le Noble, qui n'avait pas trouvé de place pour le mariage dans la vie de l'homme, disant à ce sujet : « Quand on est jeune, c'est trop tôt ; quand on est vieux, c'est trop tard. »

Ah ! M. Le Noble, si vous reveniez aujourd'hui, avec vos idées subversives, vous feriez un piètre auteur dramatique ; car les bourgeois n'iraient pas à coup sûr voir jouer vos pièces, et vous accuseraient de leur laisser sur les bras des partis charmants.

M. Sardou est bien plus habile, lui ! il a su se faire de bonnes rentes d'abord, ce qui n'est pas à dédaigner...

Il est vrai qu'il se garde bien d'élever le niveau du théâtre. Le genre humanitaire lui échappe ; d'ailleurs Sardou le dédaigne. Après Corneille et la tragédie héroïque ; après Hugo, Dumas et l'école romantique, l'auteur des *Pattes de Mouche* est venu et s'est fait : *rieniste*.

Admirez ! Non, vrai ; mais c'est trop fort pour un homme seul ! parole d'honneur !

Pour nous qui avons grandement tort, nous déclarons que nous avons assez de cette littérature table-de-nuit et genre alcôve, et nous croyons que l'écrivain a pour mission de se préoccuper d'autre chose que de montrer à son public une demoiselle qui dit adorablement à un vieil édité, lui livrant assaut : « C'est comme la rose ; qui s'y frotte s'y pique. »

C'est bien intéressant, ma foi ! Les auteurs dramatiques de nos jours sont donc empaillés, qu'ils ne soupçonnent rien de toutes les grandes choses en germe de toutes parts ?

M. Sardou pourtant est spirite.

Ses esprits devraient mieux le conseiller.

Mais peut-être errent-ils dans l'air ambiant.

C'est son excuse.

L'interprétation des *Jocrisses de l'Amour* et des *Vieux Garçons* est ce qu'elle peut être pour Lyon, tant que la décentralisation n'aura pas élevé notre théâtre à la hauteur de ceux de la capitale.

Mais pour cela, il faudrait un directeur qui ne fût pas un des auxiliaires du monopole parisien.

Ces dames ont... de belles toilettes. M. Chandora peut faire son chemin s'il travaille ; de la chaleur, le physique de l'emploi, une bonne tenue.

Nous nous proposons de suivre attentivement les représentations des théâtres des Variétés et du Cercle des Familles ; car l'art n'admet pas de privilège, et le talent peut surgir aussi bien sur une petite scène que sur une grande.

On nous annonce la prochaine exhibition de M. Bresant et de Mlle M. Brohan, de la Comédie-Française... deux gravures de mode !

Je déclare que je ne m'en occuperai pas ; cela regarde la vicomtesse de Renneville.

On nous écrit de Paris, à l'occasion de *Joli-Jobard*, la dernière incongruité commise par M. Thierry, le fournisseur habituel des Folies-Dramatiques ; que les platitudes de cet accapareur ont déterminé une avalanche de sifflets, et qu'un homme de lettres justement indigné a vertement corrigé un soi-disant journaliste, défenseur du théâtre et des grues qui débitent journellement aux Folies-Dramatiques les odes de Sapho.

Un duel même a dû avoir lieu.

Nos félicitations à cet homme de lettres.

Quant à M. Thierry, propriétaire de plusieurs maisons à Paris, il fera bien d'épargner désormais aux artistes et au public l'écœurement de sa prose idiote, et de s'en tenir à ses occupations de propriétaire ; car les muses ne logent pas chez lui.

Tom Harel, le directeur des *Fol.-Dram.* sera toujours sûr de trouver chez M. Thierry une place de concierge. C'est bien le moins que ce dernier puisse faire pour lui.

CAQUE-NANO.

CAFÉS-CONCERTS. — Les cafés-concerts sont aujourd'hui une puissance avec laquelle nous devons compter ; aussi bien sommes-nous tout disposés à leur consacrer prochainement un assez long article, où, après un historique rapide de leur passé, nous les envisagerons dans le présent, pour les suivre ensuite dans leurs faits et gestes journaliers.

MADÉLON.

C'est notre chère et aimée colombe Madelon, qui, en sa qualité de cordon-bleu, se chargera d'assaisonner le mets susdit. Gnafron s'était proposé pour ce genre de cuisine, mais il eût trop épicé la sauce ; aussi est-ce à l'unanimité que notre collaborateur en jupons a été désigné pour passer à la casserole les pièces de résistance, les hors-d'œuvre et tout le menu fretin qui compose cette macédoine d'étoiles et de comètes qui apparaissent, scintillent, traînent leurs queues, pâlisent et filent sous le ciel papier-peint des cafés-concerts.

Un seul obstacle semblait devoir arrêter Madelon : son sexe, qu'elle craignait de compromettre ; elle l'a tourné en ornant sa gracieuse figure d'une magnifique barbe qui s'harmonise fort bien avec la blancheur de son tablier de cuisine. Désormais elle va jouer du hâchoir d'une main exercée....

Rien n'est sacré pour un sapeur !

LA RÉDACTION.

CONCOURS du Journal de Guignol

Comme Alexandre Dumas, le *Petit Journal* et le *Journal illustré*, Guignol ouvre un tournoi à ses élèves versificateurs. Il s'agit de remplir les bouts rimés ci-dessous. Ce n'est pas le Rubicon à passer que douze vers à aligner quand les rimes sont déjà en rang de bataille.

Le juge de ce tournoi publiera les meilleurs, mais il ne s'engage pas à les faire imprimer tous en un volume à un franc. Tout ce qu'il promet, c'est sa photographie et un abonnement gratuit au vainqueur.

A l'œuvre donc, voici les armes :

- catole
- brandigolle
- baluchon
- coquelichon
- sansouille
- fripouille
- sigroler
- regroller
- panosse
- cabosse
- carquelins
- escalins.

BIBLIOGRAPHIE.

THÉÂTRE DE GUIGNOL

Lyon, N. Scheuring, 1865.

Sans faire partie de la *Société des gens de lettres*, Guignol vient de conquérir son droit de cité littéraire. Grâce à M. Scheuring, il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques ; on dira désormais le théâtre de Guignol tout aussi bien que le théâtre de Racine, de Corneille, de Molière, de Crébillon et de Voltaire. Et vraiment, pourquoi non ? Est-ce que sous son enveloppe grotesque, le héros naïf de notre scène lyonnaise n'est pas aussi vivant, aussi vrai que le personnage consacré d'une tragédie classique ? Est-ce que sa phrase incorrecte et triviale ne lance pas au spectateur des vérités aussi incisives que l'alexandrin empesé d'une comédie selon les règles d'Aristote ? Le nier, ce serait prétendre imposer à l'expression du beau et du vrai une formule unique et le circonscrire dans les bornes étroites d'un traité de rhétorique. Que l'on s'en rapporte d'ailleurs au sentiment de l'éditeur, qui n'a pas hésité à remettre le texte de Guignol aux presses renommées de notre célèbre et regrettable typographe Louis Perrin ; à ces mêmes presses auxquelles il a confié sa nouvelle et brillante édition de Molière. On peut aussi s'en rapporter à l'homme d'esprit et de goût qui a donné ses soins à la publication du *Théâtre de Guignol* ; il n'a pas trouvé cette tâche au-dessous de lui, et ne l'a point jugée indigne d'occuper les rares loisirs que lui laissent de hautes fonctions et de graves études.

Dans une intéressante introduction, le savant écrivain, dont je dois respecter l'anonymat, expose, avec beaucoup de justesse et d'à-propos, l'intérêt qui s'attache à ces pièces populaires et en fait valoir le mérite.

A cette double autorité, se joint encore celle du public, qui a consacré par un demi-siècle de succès, le mérite du répertoire de Guignol. Ce succès n'est point resté renfermé dans les murs de Lyon ; il s'est répandu bien au-delà, et il a été tel, que le nom de Guignol est devenu en France le titre générique de tous les théâtres de marionnettes.

Ce n'est point cependant d'après la plupart de ces théâtres étrangers que l'on pourrait juger du type réel de notre scène lyonnaise. Il y a loin de Polichinelle, ce héros des farces banales où, à défaut de tout autre intérêt, les coups de bâton alternent incessamment avec de fastidieuses plaisanteries. Polichinelle est vicieux, méchant ; le Guignol lyonnais est bon, naïf ; le premier est une création imaginaire qui semble une apologie du vice ; le second est la peinture d'un type vrai, c'est l'image fidèle de l'homme du peuple avec toutes les qualités de son bon naturel et tous les travers de son éducation trop simplifiée. C'est à la vérité de cette image qu'il faut attribuer les succès des petites scènes dont Guignol est le héros avec son ami Gnafron, autre portrait d'un autre type populaire.

Guignol et Gnafron, ces deux faces si opposées d'une même caste, ces deux antipodes d'un monde semblable, suffisent à servir de motifs aux scènes les plus variées et aux péripéties les plus complexes ; mais tout s'altère, et il est plus de contrefaçons que d'exemplaires authentiques de ces deux personnages. Leur caractère est souvent dénaturé dans des pièces de mauvais goût et par la maladresse et l'ignorance des acteurs qui leur prêtent leurs mains et leur organe. Pour conserver au théâtre de Guignol toute sa pureté, l'auteur anonyme qui en a dirigé la publication, a donc rassemblé les meilleures pièces, et en a révisé attentivement le texte. Les dix pièces qui composent le volume, forment ainsi une partie importante du répertoire classique de Mouquet, le créateur du type de Guignol.

C'est d'après les *Couvertés volés*, le *Portrait de l'oncle*, les *Frères Coq*, ce tableau si vrai de la cordiale générosité des masses populaires ; c'est d'après le *Pot de confitures*, dont l'inimitable monologue, le chef-d'œuvre du genre, offre la caricature si saisissante de la lutte de la passion contre la volonté ; c'est d'après ces éléments que l'on peut sainement juger du Guignol lyonnais, à condition toutefois d'avoir entendu Willermé et Jossierand, les plus habiles interprètes de Guignol et de Gnafron.

Félicitons donc le collecteur anonyme de ces pièces de son heureuse pensée et du choix habile qui a présidé à sa publication ; félicitons surtout l'éditeur dont le livre, placé déjà entre toutes les mains, est désormais assuré du succès ; et, au nom de tous les gones, petits et grands, vieux et jeunes, savants et ignorants, dont le théâtre de Guignol fait les délices, remercions ces deux hommes intelligents en les priant de ne pas rester en si belle voie, et de nous donner bientôt une suite à ce premier volume, véritable bijou de la littérature et de la typographie lyonnaise.

NIZIER TRAFUSOIR.

Le Directeur-Gérant, BARRILLOT.